

*La Maison-Dieu*, 149, 1982, 113-120

Odette SARDA

## DES SACREMENTS, POUR QUOI FAIRE ?

A propos de : Maurice JOURJON, *les Sacrements de la liberté chrétienne*. Paris : Cerf (coll. Rites et Symboles, 12), 1981, 172 pages.

**E**N prenant ce volume, c'est d'abord par le titre \* sonnant neuf... dont l'expression est empruntée à saint Augustin (cf. p. 139) que la curiosité du lecteur est attirée. S'il est prêtre, animateur de pastorale sacramentelle ou simplement baptisé, désireux de comprendre sa foi, il se surprend à vouloir en savoir davantage. Et le voilà lisant ces pages, non sans une certaine avidité. Peut-être l'essentiel ne lui est-il pas inconnu, mais sous la plume du Père Maurice Jourjon, professeur à la faculté de théologie de Lyon, spécialiste de la théologie des Pères de l'Eglise, le lecteur découvre toutes sortes de nouvelles richesses en ces textes patristiques. Et l'auteur a une telle familiarité avec ces Pères que les sujets abordés prennent sens l'un par rapport à l'autre, ouvrent de nouveaux paysages, permettent insensiblement au lecteur du 20<sup>e</sup> siècle de s'interroger.

---

\* Le titre intérieur complet précise : *Les sacrements de la liberté chrétienne selon l'Eglise ancienne*.

Il ne s'agit pas de chercher une organisation très précise dans ce livre ; le P. Jourjon s'en explique nettement dans son avant-propos. Il indique simplement qu'il a été *impressionné* par un certain nombre de lignes de force en lisant les Pères. Et il les livre ici, comme il les a livrées à ses étudiants. C'est à une savoureuse réflexion que nous sommes invités.

### Les sacrements nés avant terme

M. Jourjon commence par étudier, à travers un texte de Clément de Rome : *Lettre de l'Eglise de Rome à l'Eglise de Corinthe*, comment le Sacrifice, dans la jeune Eglise, est un appel à la foi, à l'obéissance, à la justice. De même au chapitre 14 de la *Didachè*, si le mot *thusia* (sacrifice) est employé, c'est pour désigner « le seul acte capable de détruire tout sacrifice : la bienheureuse passion du Juste crucifié » ; pour la réalisation de ce sacrifice véritable, l'action de grâce et l'humilité du cœur constituent l'attitude requise.

L'auteur s'attarde davantage sur le témoignage de Justin. Il fait remarquer que Justin décrit « ce qu'il n'appelle pas l'initiation chrétienne », mais comment on est fait chrétien par le baptême et l'eucharistie... Et l'expression employée par Justin ne manque pas d'intensité : « Nous vous exposons maintenant comment, renouvelés par le Christ, nous nous consacrons à Dieu » *1<sup>ère</sup> Apologie*, ch. 61. A l'inverse des rites et mystères païens complexes, on est fait chrétien par un bain et une nourriture : réalités banales et quotidiennes. Pour ces actes, point n'est besoin d'attirail sacrificiel, ni de temples. Et Justin poursuit : « Cette ablution s'appelle illumination, parce que ceux qui suivent cet enseignement ont l'esprit illuminé... Cet aliment, nous l'appelons action de grâce » *1<sup>ère</sup> Apologie*, ch. 61 et 66.

A travers ces trois témoignages de Clément de Rome, de la *Didachè* et de Justin, le P. Jourjon montre ainsi comment l'Eglise fait ce qu'elle a reçu de Jésus et de ses premiers disciples, sans encore en inventorier pleinement les richesses ; c'est le sens de l'expression : « les sacrements nés avant terme. »

### Baptême de l'enfance

En introduction, l'auteur rappelle une position classique quant à la pratique du baptême des petits enfants dans l'Eglise ancienne : il fallait ne pas refuser ce Salut à l'être encore incapable de croire de cœur et de confesser de bouche le Christ Sauveur. Et il ajoute un point de vue plus personnel, dû à sa grande familiarité avec les Pères : « L'Eglise ancienne s'est fait un devoir de baptiser l'enfance, car celle-ci n'échappe pas à la seigneurie salutaire du Christ Jésus. »

De cette position, il donne quelques témoignages, dans l'Eglise des trois premiers siècles d'abord, puis aux 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles. Entre 96 et 190, sont évoqués le martyre de Polycarpe, la lettre de Polycrate d'Ephèse à Victor, la lettre d'Irénée à Florin ; puis les écrits de Justin et Irénée ; et enfin le témoignage de cinq grands écrivains du 3<sup>e</sup> siècle : Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Origène, Tertullien, Cyprien. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre en détail l'exposé du P. Jourjon. Retenons quelques points essentiels qui donnent sens au baptême dès l'enfance, selon les auteurs cités, ou qui témoignent de cette pratique.

- Clément d'Alexandrie (contre la tentation de « l'élitisme ») montre que le point de départ de la vie chrétienne, le baptême, est un sommet... « loin d'être une douane à l'entrée d'un vaste territoire, il nous établit dans la capitale même et au cœur du Royaume » commente M. Jourjon.

- Le témoignage d'Hippolyte est éloquent : « ... on baptisera en premier lieu les enfants. Tous ceux qui peuvent parler par eux-mêmes parleront. Quant à ceux qui ne le peuvent pas, leurs parents parleront pour eux ou quelqu'un de leur famille. »

- Pour résumer la position de Tertullien, on pourrait dire : que les enfants s'approchent quand ils auront grandi ! Remarquons d'abord que sa contestation du baptême dès l'enfance en fait un témoin. D'autre part, comme le suggère finement le P. Jourjon : quand l'Eglise baptise un adulte,

ne baptise-t-elle pas en quelque sorte un enfant qui a grandi, ou ne reconnaît-elle pas « en ce tard venu un enfant prêt à naître ? » (p. 42) Cette réflexion n'ouvrirait-elle pas à une profondeur de sens évangélique ?

- D'Origène, le professeur lyonnais cite quelques textes qui mettent l'accent sur le fait que « baptiser un enfant, c'est déclarer la faillite du péché, sa défaite irrémédiable en Christ » et souligner que le pardon est déjà donné par la victoire du Christ. Par conséquent, « il n'y a qu'un baptême chrétien, un seul baptême pour petits et grands qui remet les péchés, et non un baptême des pécheurs (adultes) et un baptême des innocents (enfants) » (p. 45).

- « La *Lettre 64* de Cyprien est sans aucun doute la plus ancienne justification théologique du baptême des enfants. » Ainsi le P. Jourjon présente-t-il d'emblée ce texte. Dans l'absence de péchés en l'enfant, Cyprien voit comme une ouverture à la grâce de Dieu, une sorte d'attraction pour cette grâce. Et ce n'est pas que Cyprien ignore ce qu'on appellera plus tard péché originel, mais à ses yeux : la grâce du baptême confère à l'enfant ce don divin d'incorruptibilité qui mettra fin à la contagion de la mort (p. 48). De ce point de vue, souligne M. Jourjon, Cyprien est l'héritier d'Irénée pour qui le baptême des petits enfants fait coïncider le modelage créateur et la régénération. De cette manière l'Eglise « va plus vite que le péché », ajoute l'auteur (p. 49).

Les textes des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles présentés dans ce chapitre sont sans doute plus connus que les précédents mais ils n'en constituent pas moins de véritables joyaux. Retenons trois éléments importants :

1. Le P. Jourjon rappelle la protestation des Pères Cappadociens contre le retard du baptême, c'est-à-dire... celui des mourants.
2. Il cite un texte célèbre de Jean Chrysostome où celui-ci énumère les bienfaits du baptême qui justifient le baptême des petits enfants<sup>1</sup>.

1. *Huit Catéchèses baptismales*, 3, 5-6 ; S.C. n° 50, pp. 153-154.

3. Quant à saint Augustin, deux aspects en sont soulignés :  
— Sa préférence, en tant que pasteur, pour le baptême des enfants<sup>2</sup>.

— Les enfants naissent à la foi en Christ en étant engendrés par la foi de l'Eglise. L'Eglise n'est pas une société de recrutement mais d'engendrement (p. 57). Et le P. Jourjon fait remarquer que cela est riche d'enseignement pour aujourd'hui. A force de présenter le baptême comme une entrée dans l'Eglise, ne risquons-nous pas d'oublier qu'il est aussi accès au Royaume de Dieu ?

### **Eucharistie aux deux visages**

Comme l'indique le titre, deux parties bien différentes composent ce chapitre. Pour les Pères, l'eucharistie est à la fois une réalité familière et un acte d'une redoutable grandeur.

L'auteur présente d'abord quelques textes où l'eucharistie est un remède (Ignace d'Antioche) ; une réserve à la maison (Tertullien) ; un viatique pour donner l'espérance de pouvoir communier à tout jamais au Dieu qu'on a gravement offensé (récit rapporté par Eusèbe) ; un porte-bonheur du chrétien pour éviter une noyade, semble-t-il (Ambroise) ; un collyre pour les yeux (Augustin).

Dans la deuxième partie, quelques grands textes de la *Didachè*, de saint Irénée, d'Origène et d'Augustin sont commentés. A propos de la *Didachè*, il est question de « splendeur ». Il s'agit en effet d'un texte dense qui met en valeur l'originalité du mystère eucharistique : le geste de fraction, de partage, ne peut être fait que dans l'action de grâce de l'Eglise ; les deux aspects étant intimement liés. Saint Irénée noue les fils essentiels de l'eucharistie avec les principales articulations de la foi (la création, la résurrection, la liberté chrétienne). D'Origène, ici, une chose est à retenir, telle que le P. Jourjon la présente : le lien entre la parole de Dieu et l'eucharistie. Une réflexion propre à renouveler notre regard sur les Deux Tables. En guise de

---

2. *Confessions* 17-18 : Bibliothèque Augustinienne 13, 304-305.

conclusion de ce chapitre, au sujet d'Augustin, M. Jourjon formule ainsi « trois principes de catéchèse pour une première communion :

On ne reçoit le corps du Christ que lorsqu'on est devenu corps du Christ.

On n'accède à ce mystère que si Dieu nous fait désirer l'impossible.

Le mystère reçu nous apprend à devenir ce que nous sommes » (p. 89).

### **Catéchèse des sacrements**

Le but de ce chapitre est « d'éclairer les catéchèses proprement dites des Pères par leurs réflexions faites en dehors de cet enseignement ». L'auteur présente d'abord ce qu'il appelle joliment « des éclats de diamants » : de petits textes qui mettent en lien la vie chrétienne, son aspect éthique en particulier, et les sacrements. Ces « éclats de diamants » sont de véritables chefs d'œuvre d'articulation profonde entre vie théologique, confession de foi et actes sacramentels (baptême et eucharistie essentiellement). En citant largement ensuite la *Didachè*, Justin, Irénée et Ambroise, M. Jourjon expose plus en détail ce que peut être la catéchèse des sacrements chez les Pères. Il achemine enfin son lecteur vers la mystagogie dont il énonce le principe (p. 120) : « on ne disserte spirituellement que sur ce qui est d'abord expérimentalement vécu. » Et il cite et commente abondamment — pour notre grand plaisir — Cyrille de Jérusalem, Ambroise et Augustin. Un chapitre important pour tous ceux et celles qui assurent un ministère de catéchèse ou de prédication.

### **Une fois encore saint Augustin**

Le titre de ce chapitre peut surprendre, par son caractère si peu circonscrit, et plus encore peut-être par sa place à cet endroit du livre. Mais l'auteur avait trop à dire au sujet de saint Augustin. Et n'est-ce pas précieux d'avoir un chapitre

plus synthétique sur les sacrements, éclairés par la lumière vive de l'évêque d'Hippone ? Finalement, ce chapitre répond de manière profonde à la question si souvent posée et indéfiniment répétée : « à quoi servent les sacrements ? » Et aussi « pourquoi sont-ils si peu nombreux ? » Et le P. Jourjon conclut par ces lignes : « Les sacrements ne rendent pas tout proche le terme, comme le ferait un mirage, ils nous font sagement apprécier la distance en nous permettant de la mesurer intérieurement. C'est grâce à eux surtout que le chemin de l'Eglise est une route qui marche, et ils nous confèrent donc plus de certitude que de sécurité. Qu'ils soient peu nombreux afin de ne pas nous masquer le paysage, car sans le paysage, ils ne sont rien, et c'est par leur harmonie avec le paysage qu'ils nous donnent le goût du pays. » (p. 141).

### **Le ministre des sacrements**

Dans ce chapitre, après avoir étudié la *Lettre de Clément* (pp. 145-148), un passage d'Ignace d'Antioche, et un autre de la *Tradition Apostolique* d'Hippolyte, le P. Jourjon conclut qu'au sujet du ministère, l'Orthodoxie et l'Eglise romaine ont une conviction commune : « elles estiment que l'ordination des ministres est à la tradition apostolique des sacrements ce que la succession est à la tradition apostolique de la doctrine » (p. 153).

A propos de Cyprien et Augustin, le professeur lyonnais retient encore : « Il faut que le ministre soit là, car c'est lui qui noue dans l'initiation chrétienne la tradition doctrinale des Apôtres... sans ministère authentique, ce baptême est dénué de sens. Il existe mais ne peut prendre sens que dans l'Eglise. » Et dans la conclusion de ce chapitre (p. 168), il insistera encore : « Si les sacrements de l'initiation chrétienne étaient sans ministre, ils cesseraient d'être constitutifs de l'Eglise pour devenir les pratiques cultuelles d'une secte. »

Enfin, en interrogeant Grégoire de Nazianze, c'est la question du sacerdoce que l'auteur aborde. De celui-ci, il déclare, reprenant en substance le Père grec : « Le sublime

est dans cette intégrale pauvreté : des hommes pétris dans la glaise sont mis à la tête des peuples pour faire à l'aide d'un peu d'eau, d'huile, de pain et de vin des dieux d'êtres pétris dans la même boue qu'eux. » Et encore, parlant du prêtre : « Si aîné il est, cet initiateur n'est pas un pédagogue, mais un mystagogue, "un chantre inspiré de Dieu"<sup>3</sup>. »

★

Ce volume concernant les sacrements « de la liberté chrétienne », écrit d'une plume alerte, et par un fin connaisseur des Pères, est propre, nous semble-t-il, à stimuler la réflexion de ceux qui, à des titres divers, ont à aider leurs frères dans la compréhension des « mystères » tels que le baptême et l'eucharistie. On est reconnaissant au P. Maurice Jourjon d'avoir bien voulu confier à l'écriture ce qui était un enseignement oral. Sans doute peut-on regretter la brièveté de certains textes qui obligent à restreindre le champ de la réflexion, et l'absence quasi totale d'indications historiques, voire sociologiques qui permettraient au lecteur de mieux apprécier le contexte de tel ou tel passage.

Mais le livre dans son ensemble est si riche de substance, il ouvre souvent à une telle profondeur de signification des sacrements que les critiques demeurent secondaires. Au lecteur d'avoir l'esprit prêt à la confrontation avec ces auteurs des premiers siècles de l'Eglise afin d'en nourrir qui la prédication, qui la catéchèse, qui l'enseignement.

Odette SARDA

3. Cette dernière expression renvoie au livre de J. Plagnieux, *Saint Grégoire de Nazianze, théologien*, Paris, 1951, p. 338.